

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 47

Artikel: Napoléon Ier au Vaudeville
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ce qui s'ensuit, avec les toilettes exigées par la situation en vedette de la jeune fille, — simples mais de bon goût — 4000 francs ; total, 10,000 francs ; total précédent, 9000 francs ; total général, 19,000 francs ; les intérêts de tout cela arrondissent le chiffre à 20,000 francs.

Nous avons dit qu'on allait ainsi jusqu'à la dix-huitième année. Alors, un jeune homme qui s'est traîtreusement introduit chez vous, sous prétexte d'admirer la jeune prodige dont on parle tant, ce misérable jeune homme vous demande la main de votre fille. Par un mouvement d'égoïsme bien naturel, vous refusez : vous ne voulez pas, déjà, vous priver de celle qui, par ses ravissants accords, illumine vos soirées.

Le misérable jeune homme a sa réponse toute prête : « Mais nous vivrons à vos côtés ! » Vous cédez, vous pensez à ces bonnes petites soirées où, mollement bercé par une mélodie de Schumann, ou une romance de Mendelssohn, enfoncé dans votre fauteuil, vous pourrez préluder par un tout petit bout de somme aux doux repos de la nuit !

Les jeunes gens s'envolent, indissolublement (hum !) unis par les liens sacrés de l'hyménéen. Ils reviennent enfin, vous préparez votre fauteuil tout à côté du piano, et... et vous pouvez attendre : jamais, jamais votre fille, votre trésor cher, votre artiste adorée, n'ouvrira plus son piano ; le ménage l'a prise, elle est finie pour l'art !

Alors, vous pourrez juger — en toute connaissance de cause, hélas — quel bon petit emploi vous avez fait de vos vingt mille francs. Et cela est tellement concluant que... vous recommencez pour la cadette ce que vous aviez fait pour l'aînée, ô père sans fiel et sans rancune !

(*Petit Marseillais*).

AUGUSTE.

On veladzo dè brâvès dzeins.

Dein lo teimps iô n'iavâi onco min d'inguenôts pè châotré et que ti lè Vaudois étiont catholiquo, faillâi avâi soveint la borsa à overta po bailli dè l'ar-dzeint à l'incourâ, kâ s'on batsivè, s'on sè mariâvè, à bin s'on modâvè po lo grand voiadzo, n'ia pas ! faillâi petsalâ. Et po que n'iaussè rein à recliamâ, monseigneu l'évêque avâi fê on prix-corein, que l'avâi einvoiyâ ti lè z'incourâ, et iô l'avâi marquâ cein que dévessont férè payi tsaquîe iadzo, et dinsè faseint, n'iavâi rein à derè, tsacon étai parâi.

Ti lè z'incourâ firont don payi d'aprés lo prix-coreint dè monseigneu, hormi ion dè leu que fasâi payi quattro iadzo mé que lè z'autre po lè batsi, que cein fasâi ronnâ lè dzeins, kâ on a dza prâo frais quand faut batsi, que faut atsetâ on bocon dè bouli, dâo bûro frais, dâo pan dè bolondzi et dâo vin dè vegne, et se faut onco tota 'na somma po monsu l'incourâ, n'est pas tot plisié.

Quand clliâo dè sa perrotse suront que pâyivont mé què dein lè z'autrè, sè mettiront de 'na colérâ dâo diablio contrè l'incourâ, et portiront plieinte. Ma fai la justice fe on enquête, et l'incourâ du paraîtrè.

Quand l'arrevâ po la comparuchon, lo dzudzo lâi fe :

— Dites-vâi, monsu l'incourâ, n'ai-vo pas reçu lo prix-coreint dè monseigneu ?

— Oï.

— N'est-te pas marquâ dessus que vo dussa férè payi tant po lè batsi, tant po lè mariadzo et tant po lè z'einterrâ ?

— Oï.

— Eh bin, coumeint cein va-te que vo fédé pâyi po lè batsi quattro iadzo mé que vo ne dussa ? Cé commerce pâo pas dourâ, et ne veint vo condanâ à l'amœinda, kâ y'a dâi témœins coumeint quiet vo fédè trâo payi.

— Ne dio pas lo contréro, mâ...

— N'ia pas dè mâ que lâi fassè.

— Mâ laissi mè derè.

— Eh bin quiet ?

— Eh bin se poivo férè payi coumeint monseigneu l'évêquo l'a décidâ, ne déemandéré pas mi, kâ porré mein teri ; mâ se fasé dinsè, y'a grande temps que saré crêvâ dé fan, kâ vo séde que n'ein què cein po vivrè et po âidi ài pourro, et po poâi m'ein teri, su d'obedzi dè preindrâ dâi precauchons et dè férè payi fermo lè batsi.

— Et porquè ne porriâ-vo pas vo z'ein teri coumeint votrè collègues, kâ n'ia pas on incourâ que fassè coumeint vo ?

— Eh bin, se mè collègues s'eintiront, c'est que lè dzeins lé pâyont, tandis que tsi no, on iadzo que sont batsi, n'ein rabordè pas ion pè la cura, kâ vont ti sè peindrâ, ào bin mourî pè la maison dè fooce, et lâo z'interrâ ne mè rapportè pas onna crouïe favioula. Vouaïquie porquè su d'obedzi dè preindrâ l'eimpâre... L'incourâ a étâ acquittâ.

Napoléon I^e au Vaudeville.

Dans ses mémoires, Bouilly, l'auteur d'un vaudeville intitulé *Fanchon la veilleuse*, qui se jouait au temps du premier empire, raconte cette jolie anecdote :

« L'empereur était venu voir représenter ce vaudeville sous une simple redingote d'uniforme de sa garde, accompagné d'un de ses officiers. Désireux de garder l'incognito, il sortait ordinairement de sa loge avant la fin de la pièce, et l'ordre précis était donné aux sentinelles placées aux portes d'entrée de la salle et surtout au bas des escaliers de ne lui rendre aucun salut militaire. Un jour qu'il était accompagné du général Duroc, son aide-de-camp, il descend à la hâte et passe devant moi et plusieurs auteurs réunis sur le palier des corridors. Nous feignions de ne pas l'apercevoir, ce qui lui plaisait beaucoup ; mais un beau jeune conscrit, incorporé dans la garde depuis peu de temps, se trouvait placé en sentinelle au pied du grand escalier, et, la vue de l'empereur lui faisant oublier sa consigne, il présenta les armes avec cet empresse-

ment et cette exactitude d'un brave qui rend hommage au chef de l'Etat.

— Qui saluez-vous là ? lui dit Napoléon d'une voix foudroyante et avec des yeux étincelants.

— Ce n'est pas vous, sacrebleu ! je ne vous connais pas, répond la sentinelle sans se déconcerter. C'est le général Duroc, qui m'a passé l'autre jour en revue au Champ-de-Mars.

— C'est juste ! répond Napoléon, ravi de la présence d'esprit du jeune soldat, qu'il étudie de la tête au pieds et auquel il demande son nom, le numéro de son régiment, celui de la compagnie où il sert, et s'éloigne en jetant sur lui un regard scrutateur.

Nous abordons le jeune conscrit, qui nous dit en riant :

— Le petit caporal a cru me mettre dedans, mais moi, pas si bête !

— Je ne serais pas étonné, lui dis-je à mon tour, que votre heureuse répartie ne contribuât à votre avancement ; rien n'est perdu dans le souvenir de l'empereur.

Quelques mois après, me trouvant au foyer du Vaudeville, je fus abordé par un jeune officier de la garde qui me dit en me serrant la main :

— Est-ce que vous ne me reconnaisez pas ?

— Votre figure ne m'est point inconnue ; mais je cherche en vain...

— Eh ! sacrebleu ! je suis le petit conscrit à qui vous avez prédit de l'avancement...»

Quelques conseils aux amateurs d'oranges.

— La première chose à connaître pour l'amateur d'oranges, c'est qu'il faut le soleil de décembre et janvier, le soleil des pays privilégiés, où l'hiver est un automne prolongé jusqu'au printemps.

Jamais un journalier travaillant aux orangeries sur les côtes de l'Andalousie, en Sicile, en Algérie, ne mange une orange avant la Noël. L'orange à saveur exquise est celle qu'on cueille tout à fait mûre, sur l'arbre, à cette époque de l'année.

Mais le producteur pressé de vendre cueille les oranges avant la maturité et les expédie telles quelles. Elles jaunissent en route et prennent la belle couleur dorée qui sollicite l'acheteur ; malheureusement cette maturation artificielle leur laisse l'acidité du fruit vert.

En résumé, voulez-vous manger de bonnes oranges, des oranges vraiment mûres, attendez les arrivages de fin décembre.

C'est une erreur de croire qu'il faut choisir les oranges dont la peau est fine et lisse. Les oranges de Provence et d'Espagne, qui sont loin d'être les meilleures, ont cette peau-là ; et comme le commerce s'approvisionne au plus